

André Honba

Même si sur mon passage, des adolescents poussaient parfois des cris de singe, je me suis accroché. J'étais prêt à accepter ce genre de phénomène parce que j'avais un objectif précis : poursuivre mes études. J'étais démuné, sans argent, et lorsque j'étais indemnisé en nature, même si cela paraît honteux aujourd'hui, je ne m'en offusquais pas, je ne me sentais même pas humilié, je n'avais pas d'autre alternative. Quand on me refusait la location d'un kot parce que j'étais noir, j'acceptais les règles du jeu, je n'avais pas le choix, il fallait survivre.

Je m'appelle André Honba et je suis pharmacien biologiste. J'ai 42 ans, et je suis originaire du Cameroun. J'ai obtenu une bourse après mon bac pour étudier la pharmacie en Belgique où je suis arrivé en 1982. Je me suis inscrit à l'université de Liège, et après avoir réussi mes études de pharmacie en 1987, j'ai fait une spécialisation en biologie clinique que j'ai terminée en 1992. J'ai complété ma formation par une spécialisation en médecine tropicale à Anvers. Depuis 2003, je travaille comme pharmacien biologiste aux polycliniques d'Ans et d'Alleur.

Quand on vient d'Afrique, on a une image sublimée et idéalisée de l'Europe, on en a appris l'histoire et la géopolitique, et les pays industrialisés du nord ont un parfum de paradis. Ils sont riches, on y mange bien, on y circule en sécurité, les gens y sont instruits et le luxe est à la portée de tous. Arrivé en Belgique, on déchantait très rapidement.

D'abord, le climat est surprenant, du jour au lendemain, je suis passé de 30° à l'ombre, à 6° au soleil, la différence était immense. J'avais froid psychologiquement et physiquement. J'ai été marqué non seulement par le temps glacial, mais aussi par l'indifférence ambiante. J'arrivais dans un pays où personne ne m'attendait, je n'étais ni accueilli, ni reçu. Les regards que je croisais étaient empreints de frayeur. Nous étions 5 étudiants frigorifiés avec nos valises dans le bus et les passagers nous regardaient comme des sauvages débarqués dans la civilisation. Ma mère a eu 14 enfants, j'ai été élevé dans le bruit, les cris, les rires et la chaleur de la fraternité et de l'amour, je me retrouvais dans un pays froid, seul et coincé entre quatre murs. Je regrette que personne ne m'ait dit « soyez le bienvenu, je suis content de vous voir ». Je me suis refermé, et je me suis concentré sur mes études. Ma formation m'a appris à être à l'écoute de l'autre. Conseiller quelqu'un, c'est être le plus proche possible de ce qu'il est, et de sa souffrance.

La libération de Nelson Mandela, en 1990, m'a redonné de l'espérance et a consolidé ma foi en l'homme. Ce jour restera à jamais gravé en moi comme une lueur d'espoir pour l'humanité.

Pendant quelques années, j'ai vécu avec ma bourse d'études jusqu'au jour où elle n'a plus été reconduite. Alors, pour payer ma formation, j'ai fait une multitude de jobs ; la cueillette des fruits, la plongée dans les restaurants, le nettoyage dans des boucheries, et grâce à l'entremise du professeur Armand André, le directeur de l'Institut médico-légal de Liège, j'ai pu travailler dans le secteur des analyses médicales.

En 1993, j'ai racheté une pharmacie que j'ai tenue pendant 10 ans.

La réaction des gens a été terrible ; ils se méfiaient, ne savaient pas quelle contenance avoir lorsqu'ils se retrouvaient face à moi. Au début, j'étais interloqué de devoir affronter des questions du type « vous êtes venu en bateau ? », « vous parlez français ? », alors que c'était ma langue maternelle. Il

a fallu du temps pour qu'ils acceptent mon statut et mon rôle dans le quartier. Ils ont appris à m'approcher, et les barrières et les préjugés se sont estompés progressivement.

La peur a disparu lorsqu'ils ont compris que je n'étais pas cannibale et que je pouvais les conseiller pour soigner leur famille.

Aujourd'hui, j'ai de grosses responsabilités et j'occupe un poste de décision, pourtant, il m'arrive encore d'entendre : « appelez-moi le patron ». J'ai appris à gérer ce genre de mépris et ce dédain. Certains préjugés sont tenaces.

J'ai également appris « la différence » en Belgique. J'ai ressenti, non seulement celle de la couleur de la peau, mais aussi celle de la pensée, des valeurs, des traditions, et des usages. Cet apprentissage douloureux m'a aidé dans mon travail et dans ma vie.

Mes 3 enfants ont des couleurs différentes ; deux sont métis et la dernière est noire, mais le fond, le plus important, c'est que ce sont mes enfants.

Je leur inculque le rapprochement, j'axe toutes nos relations sur la communication ; tout devient possible lorsque l'on est capable d'entendre, de comprendre et de verbaliser sans abîmer l'autre.

Quand on est pauvre, que l'on soit Noir ou Blanc, c'est difficile. Le quartier dans lequel j'habite se paupérise, et la population en souffre. La marginalisation sociale pour cause de pauvreté est toujours dure à vivre que l'on soit Belge ou étranger. Il y a un immense travail à faire pour l'éducation des enfants, indépendamment des matières scolaires. La démission des parents se reporte sur l'école. Dès lors, l'enseignement peut profiter de cette faille pour travailler sur l'acceptation des différences, sur la citoyenneté multiculturelle, et sur la tolérance. L'école est le lieu privilégié où un message fort peut être véhiculé.

Savez-vous que le terme « Europe » vient du nom de cette princesse noire qui habitait en Crète ? Les origines africaines de l'Europe sont peu connues. Seuls, les historiens osent affirmer haut et fort que le berceau de l'humanité est africain.

Il y a des tas d'initiatives formidables qui vont dans le sens du rapprochement. Il y a de grandes avancées par rapport à ce qui se passait il y a 20 ans ; les noirs sont mieux acceptés dans le milieu professionnel quel que soit leur niveau d'études. Les postiers noirs, les conducteurs noirs, les médecins et infirmiers noirs, c'est un peu plus facile aujourd'hui. Les êtres humains et surtout les enfants se mélangent plus aisément.

J'ai quitté le Cameroun à 18 ans, à un âge où l'on se pose peu de questions. J'ai appris à apprécier mon pays grâce au regard des autres. Je me suis obligé à m'intéresser à mes origines, et à me forger une identité à partir de ma différence. Je suis tombé amoureux d'une jeune femme, qui était magnifique, et que j'aimais profondément. Je n'avais jamais « vu » qu'elle était blanche. Il a fallu que nous soyons dans les querelles d'un divorce, pour prendre conscience de notre différence. Nous étions atypiques, et « anormaux » pour nos familles respectives. Avec le temps, les mentalités se sont assouplies de part et d'autre. Malgré ce rapprochement, cela n'a pas empêché que l'on divorce, mais notre couleur et notre culture n'étaient pas en cause. Lorsque j'ai acheté l'officine, le bureau des statistiques a découvert que j'étais le premier pharmacien Noir, en Belgique, à être propriétaire. L'association pharmaceutique belge de laquelle je faisais partie a publié un article sur moi. J'étais une curiosité, mais en même temps, j'illustrais un parcours d'intégration particulier. Un enfant des bidonvilles qui devenait un notable en Europe, c'était assez original à l'époque pour que la presse s'empare de mon histoire.

Je n'étais pas arrivé en Belgique dans l'intention de m'y installer, mais lorsque mes enfants sont nés, mes priorités se sont inversées. C'était difficile de faire un choix entre le bien-être de mes enfants et le mien. Pour mes enfants, leur éducation, leur équilibre relationnel, et leur formation, j'ai préféré rester en Belgique. Mais je suis toujours hanté par l'idée de retourner au Cameroun, mes racines y sont. Je viens de perdre ma maman pendant les dernières vacances et je sens qu'une partie de moi est là-bas. J'ai vécu plus de temps en Europe qu'en Afrique et l'Europe m'a volé ma jeunesse. J'ai passé ma vie à étudier et à être dans mes livres. Je suis passé à côté d'éléments aussi importants que la sagesse africaine, et le respect des anciens, des détails sans doute, mais qui aident à la vie en commun. J'ai l'impression d'avoir manqué quelque chose. Je vis ici, mes enfants sont ici, j'ai une activité professionnelle épanouissante, mais je me sens si bien dans mon village malgré la misère et la maladie. Quand je suis là, je suis chez moi. C'est inexplicable, cette attirance pour une vie que j'ai si peu connue ; c'est sans doute la lumière, la chaleur, la simplicité, et la nature fabuleuse qui m'attirent. De ce côté-ci de la planète, tout s'achète, se vend, se corrompt, l'homme est reconnu pour son pouvoir d'achat, et est considéré en fonction de la grosseur de son portefeuille. En Occident, tant de choses sont artificielles. Moi, je n'ai pas été élevé comme ça. Vous avez beau avoir tout l'argent du monde, vous ne serez pas considéré comme un sage, et un homme de connaissance en Afrique. Malheureusement, la vision matérialiste, copiée sur le modèle occidental, tire toute une culture vers le bas. J'ai attendu qu'ils soient en âge de comprendre pour emmener mes deux plus grands en Afrique. À 16 ans, on peut apprécier et se faire sa propre opinion. Je voulais qu'ils prennent conscience de la valeur des choses. Ils ont dû renouer avec le désir, l'envie, la compréhension, et la conscience. Ils ne savaient pas qu'en Afrique, les enfants ne rêvent que d'une seule chose ; pouvoir aller à l'école, et qu'ils veulent lire et écrire pour comprendre le monde. Ils sont revenus changés de ce voyage.

Tant que les peuples ne seront pas capables de comprendre et d'accepter que nous vivons sur la même planète et que nous devons être solidaires, rien ne sera possible.

Tchernobyl a explosé loin d'ici et pourtant le nombre de cancers a augmenté chez nous. La peste aviaire fait des ravages là-bas, demain elle touchera notre alimentation.

L'homme occidental est prêt à faire la guerre pour défendre ses intérêts financiers au détriment du plus grand nombre. Lorsque les pays du Sud seront capables de rivaliser avec les pays du Nord, l'équilibre sera rompu, cela créera du désordre, je n'irai pas jusqu'à dire que le Sud meurt de faim et que cela arrange le Nord, mais nous n'en sommes pas loin. Cela m'inquiète.

Le mode de vie occidental, son individualisme, son matérialisme, et son hypocrisie font que je ne vois pas d'issue. J'aurais tant voulu qu'il y ait une autre forme de redistribution des richesses sur la terre, et que tout le monde ait sa petite chance de survivre.

Quand on voit le gaspillage, de ce côté-ci du monde, et de quoi ils se contentent là-bas, on a honte.

Les gens ne sont pas prêts à partager. Bien sûr, ils remplissent des cargos de nourriture, ils sacrifient un kilo de riz ou de sucre pour se donner bonne conscience, mais seraient-ils prêts à accueillir un enfant noir affamé à leur table ? Je constate que dans une société où le capitalisme et l'argent sont devenus des valeurs premières, le partage, la solidarité et l'humanisme ne sont plus de mise. C'est simple, nous sommes tous des êtres humains, nous respirons le même oxygène, nous vivons sur la même terre, mais nous n'avons plus accès

à notre propre humanité. Nous allons sur la lune et c'est une prouesse scientifique, mais nous n'avons pas fait l'essentiel, c'est-à-dire permettre à chaque être humain de manger à sa faim. Il devrait y avoir un devoir d'humanité vis-à-vis des gens qui sont pauvres, votons des lois pour que tout état se donne les moyens d'empêcher les enfants de mourir de faim. Au lieu de liguer les peuples pour faire la guerre à Saddam Hussein, il faudrait se liguer contre les gouvernements indignes qui ignorent la Déclaration des Droits de l'Homme. L'Afrique n'attend ni charité, ni pitié. L'homme peut décider aujourd'hui de la marche du monde de demain, et j'espère que cela ne sera pas le chemin de la destruction, mais celui de la fraternité.